

Fiction & Cie



Arnaud Delrue

UN ÉTÉ EN FAMILLE

roman

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Claire

1. Notre sœur était morte depuis une semaine. Maman ne voulait toujours pas voir le corps. Elle était restée sur le parking, dans la voiture de Paul.

2. À l'intérieur du funérarium, il y avait une grande salle avec du marbre partout. C'était blanc. Et puis c'était rouge. Parce que toutes les fleurs étaient rouges. Maman y tenait. Elle avait fait inscrire un mot en italique en bas du faire-part.

3. Toi, ma petite sœur, tu me serrais la main de plus en plus fort. Je devais te tirer par le bras. Je te répétais que rien ne t'obligeait à être là. Tu m'as demandé à l'oreille si on ne s'était pas trompés de salle. J'ai désigné notre oncle d'un mouvement du menton et tu as serré un peu plus fort ta main dans la mienne. Paul était penché au-dessus du cercueil, les mains jointes dans le dos. On s'est approchés. Tu as pris la main de Claire.

Paul a posé la sienne sur ton épaule. Tu as séché tes larmes dans ta manche.

4. Claire avait des joues rondes en forme de poire, qu'on pouvait saisir à pleines mains et remonter jusqu'aux oreilles pour inscrire sur sa bouche un sourire bête.

5. Lorsque je suis sorti du funérarium, le soleil était très fort. Je me suis essuyé le front avec un mouchoir en papier. J'hésitais à enlever ma veste. J'ai rajusté mon costume. C'était le costume bancal que papa m'avait offert, trop cintré sur les hanches, un peu large sur les épaules, le bas des manches sur les phalanges. J'étais déguisé en homme triste. C'était peut-être moi qui étais bancal.

6. J'avais des plaques rouges, des peaux mortes sur mes épaules, des bouffées de chaleur qui faisaient perler mon front et mes tempes. J'étais anxieux. Moi, ça me donne cette mine réjouie et ce sourire en coin. Ce n'est pas pour plaire à tout le monde. Ça prête à confusion, de sourire dans ces moments-là. Les gens, ils voient qu'on sourit et ils pensent qu'on est heureux.

7. Maman était toujours dans la voiture. Elle avait baissé le siège. Elle fermait les yeux. La Mercedes de Paul ressemblait à un corbillard.

8. Le parking se remplissait peu à peu. Tous les parents étaient venus. Certains avaient traversé le pays pour être là, avec leurs habits sombres dans le coffre et le ruban noir sur la chemisette, rasés comme il faut, maquillés comme il faut, les cheveux coiffés ou tirés en arrière. Tout en souplesse, Jacques Duval a rangé en bataille son Aston Martin bleu nuit. Il venait de quitter son cabinet. Sa blouse blanche pendait sur un cintre à l'arrière du véhicule. Il a salué Basile, qui tenait sa mère par le coude en se dirigeant vers moi. Basile était comme un frère pour nous. On avait tous grandi ensemble. C'était la première fois qu'il me serrait dans ses bras.

9. Nous avons attendu quelques minutes avant que le cortège traverse le village. La chaleur était étouffante. Je reconnaissais les odeurs de musc, de lilas, de cambouis et de grillades. Je marchais à côté de Paul. Je l'écoutais en attendant que la conversation s'épuise. Et puis un silence désordonné, le seul bruit des chaussures remuant la poussière ou claquant leurs talons hauts sur l'asphalte, celui aussi du moteur au ralenti redoublé par le vent tiède qui soufflait dans nos oreilles. Tu as resserré ta queue-de-cheval, la séparant en deux poignées de cheveux que tu as écartées d'un mouvement sec. Tu m'as dit que j'étais beau dans mon costume. Je t'ai répondu, comme si tu me reprochais quelque

chose, qu'il était un peu vieux et que je n'avais pas pu en acheter un autre. J'ai passé ma main dans tes cheveux, mais tu as protesté : « Pas les cheveux, s'il te plaît. » Le soleil tombait. Nous sortions du village. Autour du cimetière, à perte de vue, une étendue sèche de broussailles et d'arbustes.

10. Tu portais un petit chapeau noir à voilette, un collier ras du cou en dentelle attaché avec une épingle, une robe à col Claudine qui te boudinait un peu et des bottines à lacets en cuir patiné, couleur pourpre.

11. Pendant l'enterrement, je n'ai pas pleuré. Je n'ai pas essayé de pleurer. Pourtant j'avais pleuré à l'enterrement de papa. Et il me semble que ça m'avait soulagé. Seulement pour un temps, peut-être. Mais ça avait sonné comme la fin de quelque chose. Et le début d'une autre. Là, il n'y avait rien. Il n'y avait que Claire dans une boîte. Avec des gens autour qui pleuraient.

12. En les regardant, ces gens, je me suis dit que Claire était morte de ne pas savoir pleurer. Voilà ce que j'avais en tête pendant que chacun déposait sa petite poignée de pétales sur le cercueil. Je pensais au sang qu'elle faisait parfois couler sur ses bras. Et je me disais que c'était sa manière à elle de pleurer.

13. En sortant du cimetière, maman s'est agrippée à mon bras. Je tenais son ombrelle rouge au-dessus de sa tête. Elle m'a donné un coup de coude. «Tiens-toi droit!» Le directeur de son ancienne école lui a longuement serré la main, puis Jacques Duval nous a adressé un mouvement de tête. Maman a ôté ses lunettes de soleil, chaussé ses lunettes de vue; puis on a pris la route qui montait vers la maison de Paul. Tu es descendue au village avec lui pour récupérer la voiture. Tu avais l'air minuscule à côté de notre oncle. Le cortège s'était reformé; serpentait sur le flanc de la colline; dessinait une ligne qui s'étirait, puis se brisait en petits groupes silencieux; se recomposait à nouveau dans le jardin pour nous attendre devant les rhododendrons.

14. Maman avait préparé une tarte à la rhubarbe et un cake aux fruits rouges. Elle a sorti les petites assiettes et les tasses peintes. Chats rieurs et princesses endormies. Le thé parfumait toute la pièce. Elle a coupé la tarte, distribué le sucre, servi le thé, y a renoncé; elle a confié la théière à Paul, qui a rempli une tasse avant de l'abandonner sur la table. Maman t'a tapé sur les doigts lorsque tu as repris une part de cake. Le temps avançait lentement. On parlait du passé et des projets de chacun. Je me contentais de répondre poliment aux questions.

15. Basile discutait dans le salon avec Paul. Il m'a fait un clin d'œil lorsque j'ai croisé son regard. Sa façon à lui de dire qu'il était là, à côté de moi, comme on peut être à côté d'une personne qui vit ce genre de chose. Il s'est approché. Il a posé sa main sur mon épaule et a proposé de me raccompagner en moto. Il est parti. Tout le monde est parti. Il ne restait que la famille. On a mangé du jambon et du fromage avec du pain décongelé. Paul a ouvert une bouteille de vin rouge. Maman la lui a arrachée des mains, s'est énermée, puis l'a vidée dans l'évier. « T'en as, des drôles d'idées ! » Elle a commencé à tout débarrasser, puis à tout nettoyer. J'ai rejoint Paul sur la terrasse. Il avait allumé un cigare, assis sur une chaise longue, flanqué de ses deux bergers allemands au garde-à-vous. Il m'a fait comprendre que je ne pouvais pas dormir ici. Qu'il n'y avait plus de place. La plupart des invités ne repartiraient que le lundi, parce que c'était un 8 mai. « Ta mère et ta petite sœur vont rester ici quelque temps. » Je lui ai dit que je pouvais dormir avec toi ou sur le canapé, mais il m'a assuré que ce n'était pas possible. Le dernier train pour Étampes était dans vingt minutes. Il voulait bien m'accompagner à la gare. Il avait besoin de prendre l'air. Alors j'ai embrassé tout le monde sans un mot, je t'ai serrée dans mes bras, puis j'ai entendu la voiture de Paul qui faisait crépiter le gravier dans l'allée.

*Ce soir, Nina,
Comme on s'aimera.
Je pourrai te griser de folles caresses
Et m'enivrer du parfum de ta jeunesse.*

16. À la radio, une voix roulait les r et sautillait sur une musique d'orchestre. Paul se concentrait sur la route. Elle défilait sous nos pieds. On a parlé des dossiers en cours à l'agence, du fait que le directeur n'était pas venu à l'enterrement, du paysage, puis de la santé de maman. La chaleur retombait peu à peu. Pendant qu'il sifflait, la sueur perlait sur le front de Paul. Un sourire mou ne quittait plus son visage. Je lui ai confié que j'avais envie de changer de travail. Il m'a fait remarquer que j'avais un bon poste. À mon âge, il distribuait encore le courrier. J'ai acquiescé sans conviction. Je ne pouvais pas lui dire que je ne voulais pas finir comme lui. De chaque côté de la départementale, les rangées de tournesols se succédaient. Elles s'unifiaient sur ma rétine en une seule et unique allée herbeuse.

*Enlacés devant la mer immense,
Si tu le veux nous ne dirons rien,
Et j'écouterai dans le silence
Ton cœur battre tout contre le mien.*

17. Le train avait du retard. On s'est installés en face de la gare, à la terrasse du bar-tabac, sur des chaises en plastique. Paul passait la langue le long de ses gencives en grimaçant. Il regardait les deux filles accoudées au bar. Elles discutaient en riant. Il m'a demandé si je les avais bien vues, les « deux paires de nichons ». Ça lui rappelait sa jeunesse. Il m'a dit que ce n'était plus de son âge, mais qu'il en emmènerait bien une à l'arrière de sa voiture. On a rigolé. Il m'a demandé si tout se passait bien avec Christine, la nouvelle stagiaire. Au travail, il n'arrêtait pas de me parler d'elle. Il l'appelait la Crevette. « Tout est bon, sauf la tête. » Il avait le don de m'agacer. J'ai répondu qu'il ne se passait rien et il a fait « Pas à moi ! » en inclinant le visage. Il a repris une gorgée. J'ai sorti une cigarette et il m'a offert la minuscule boîte d'allumettes blanche siglée des laboratoires Bayer avec laquelle il venait d'allumer son cigare. Il m'a dit sur le ton de la confidence qu'il fréquentait quelqu'un, mais que ça n'allait pas très bien entre eux. Il la soupçonnait de traficoter avec des gars de son âge. Parce qu'elle avait mon âge. Il avait toujours le même problème avec les femmes. Elles ne savaient pas ce qu'elles voulaient. Il a ajouté que je ne pouvais pas comprendre, que je comprendrais plus tard, quand je serais seul et qu'on ne m'aimerait que pour mon fric. Je lui ai dit que je n'avais pas beaucoup d'argent. A succédé un long silence. Il a porté le cigare à ses lèvres et son visage a disparu derrière un tourbillon frisé de

fumée. Après quoi, il m'a regardé dans les yeux. C'était la première fois de la journée. Il ne regardait pas souvent les gens dans les yeux, Paul ; comme s'il gardait ça pour les grandes occasions. Son visage s'est resserré. Il a porté un doigt à hauteur des lèvres et m'a juré que s'il surprenait sa femme avec un homme il les tuerait tous les deux, lui le premier pour la faire chialer.

18. Lorsqu'il a fait demi-tour sur le parking de la gare, Paul a fait vrombir le moteur. Il a glissé sur le stop, puis s'est éloigné en agitant la main par la vitre entrouverte de la Mercedes.

19. La gare était déserte, le soleil à l'horizon. Je me sentais incapable de ressentir quoi que ce soit. La veille, je m'étais levé dans la nuit pour me servir un verre de lait. Lorsque je m'étais recouché, mon nez saignait abondamment. J'avais plongé la tête dans l'oreiller et je m'étais rendormi. Au matin, on avait retrouvé du sang partout dans l'appartement. Tu m'avais fait un pansement informe que j'avais défait avant de partir à l'enterrement. Un train de marchandises a résonné dans le grand hall ; et puis plus rien, un silence opaque, le claquement métallique des câbles pendus au-dessus des rails.

20. Le jour de la mort de Claire, je m'étais glissé dans ses draps et j'avais pensé qu'elle avait froid. J'avais

déjeuné avec maman dans la cuisine, en l'écouter mâchouiller les biscuits qu'elle trempait trop longtemps dans son thé. Je te revois, Marie, te lever, nous embrasser et préparer ton bol de céréales. Je me souviens que c'était une belle journée. Les courants d'air faisaient vibrer la lumière sur la nappe. Maman avait replié le canapé du salon où tu dormais, puis elle avait répondu au téléphone. Elle m'avait passé le combiné en grimaçant. C'était Basile. On était sortis la veille. Il m'avait parlé de la fin de soirée, d'une Anglaise aux cheveux courts avec qui il avait fait l'amour. Il était de bonne humeur. Il se faisait rire tout seul. Lorsque j'avais raccroché, maman était partie réveiller Claire. J'étais allé au balcon pour fumer. Et c'est là que j'avais su que rien ne serait plus comme avant. J'avais su qu'il fallait oublier. Et qu'oublier, c'était attendre la chute. Maman t'avait envoyée chez Paul. Elle m'avait pris par le bras au-dessus du coude. Elle avait posé sa tête sur mon épaule. Elle m'avait demandé ce qu'il s'était passé, mais aucun son ne pouvait sortir de ma bouche, alors elle avait pleuré en enfonçant ses ongles dans ma peau.

J'étais resté sur le balcon jusqu'au soir. Je m'étais dit qu'il fallait retenir très précisément ce qu'il y avait devant moi, le bleu du ciel qui brillait sur les toits, les rumeurs du quartier, et puis celles plus éloignées qui résonnaient sur ma peau. Il me semblait alors que c'était exactement cela qui resterait. Rien de plus, rien de moins.